

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 71 (1932)
Heft: 18

Artikel: Le feuilleton : à côté du bonheur : [suite]
Autor: Musy, Louise
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-224561>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



A côté du bonheur.

La tante Amélie venait souvent. Elle s'était prise pour sa nièce d'une affection qu'elle ne ressentait pas autrefois. Elle faisait de son mieux pour la distraire, et lui racontait dans ce but, les histoires les plus lugubres de son répertoire, celle de la pauvre petite X. qui venait de mourir tuberculeuse, celle de Mme Y. qui avait un cancer à l'estomac, et celle de ce pauvre Z. qui s'était cassé la jambe en descendant de son bûcher, était resté toute une nuit sans secours...

Du reste, en racontant des histoires, la tante Amélie travaillait ferme. Elle cuisait le dîner, elle faisait la lessive, elle rapiéçait les pantalons de M. Destral.

— Tante Amélie, disait Juliette confuse, laissez ça, je veux assez le faire.

— Tu ne peux pas tout faire... vois-tu, au printemps, il te faudra prendre une jeune fille pour t'aider.

— Oui, on en a déjà parlé avec le papa, l'été passé, j'ai négligé bien des choses, je n'ai pas été au marché, et je n'ai jamais pu trouver le temps de retenir les vignes comme il faut ; oui, il faudra prendre quelqu'un.

Et, en effet, quand vint le printemps, Juliette regarda dans les journaux et s'enquit deci delà d'une gentille jeune fille propre qui viendrait chez elle comme servante, et qu'elle traiterait bien.

C'est alors que la cousine Féline entra en scène. La cousine Féline était une parente de Mme Destral, qui, jusqu'alors, dans un village de la Côte, avait tenu une petite boutique où elle vendait de l'esprit-de-vin et des dentelles, des socques et des broches en aluminium. Il y avait quelques années qu'elle était la veuve d'un ivrogne, quelque chose comme le restant de la colère de Dieu, affirmait M. Destral. Le jour où il était parti, pour l'autre monde, abandonnant le droit qu'il s'était donné de tourmenter sa femme, il avait rendu à celle-ci un grand service, et pourtant, Juliette se souvenait, lors de la visite qu'elle lui avait faite avec sa mère, d'avoir trouvé une veuve éploquée et larmoyante, vêtue du noir le plus profond, et portant, en guise de broche, une photographie de son pauvre défunt. Il y avait de cela sept ans, et voilà que la cousine Féline écrivait qu'étant forcée de remettre son magasin, elle n'avait pour le moment point d'ouvrage, et qu'ayant entendu dire que Juliette cherchait quelqu'un elle viendrait volontiers pour quelque temps, ferait tout ce qu'on voudrait et, que pour le gage, on s'arrangerait assez. Juliette fut enchantée. Une parente à la place d'une étrangère ! une femme de quarante ans, sérieuse et expérimentée, à la place d'une petite étourdie de seize ans ! Quelle chance !... Par retour du courrier, elle répondit, et huit jours plus tard, la cousine arrivait. Ce n'était plus une veuve éploquée. C'était une grande et forte femme avec une gorge opulente, d'épaisses chevilles, et des bras de frotteur, enfin, ce qu'on appelle communément une belle femme. Elle était vêtue avec une certaine élégance d'un tailleur bordeaux et d'un chapeau à plumes, elle parlait haut, et riait à grands éclats. Le deuxième jour, déjà, la cousine Féline était installée chez les Destral comme chez elle, elle connaissait toutes les chambres, le contenu de toutes les armoires, et elle avait fait bonne connaissance avec deux ou trois voisines qui s'étaient montrées sympathiques au récit qu'elle leur avait fait de sa vie et de ses malheurs.

Juliette, d'abord, fut fort décontenancée. Elle ne s'était attendue à rien de pareil, et il lui était pénible d'entendre autant de bruit dans la maison, d'être embrassée à grosses bouchées, et de voir quelqu'un installé familièrement entre son

père et elle. Pourtant, quand elle vit que l'intruse savait tout faire, et faisait tout avec une égale bonne volonté, elle lui pardonna. La cousine Féline, en effet, était active, et adroite comme pas une, elle cuisinait comme un cordon bleu, elle cousait et crochétait comme une fée, et les travaux des champs ne lui causaient aucune peine. Elle savait même tailler la vigne, et, quand le domestique sortait, elle offrait à M. Destral de traire à sa place. Et M. Destral, ravi, se frottait les mains, et Juliette disait : Quelle chance !

Malheureusement, la cousine Féline ne pouvait rester que quelques semaines.

XX

Au mois de juin, pourtant, la cousine Féline était encore là, et tenait dans la maison une place d'autant plus grande que celle de Juliette semblait se rapetisser. C'était elle qui décidait de ce qu'on sèmerait au jardin, du moment où on ferait la lessive, et de la couleur du complet que devait s'acheter M. Destral. Elle faisait à Juliette des remontrances au sujet de sa toilette, et un beau jour prétendit que la jeune fille n'avait pas besoin de s'acheter un chapeau neuf, et que l'ancien était encore tout frais. Pour le coup, Juliette se fâcha, dit toutes sortes de choses désagréables, et entre autres qu'elle était chez son père, et qu'elle prétendait qu'on la laissait se mêler de ses affaires. La cousine Féline, là-dessus, pleura, bouda, et s'enferma dans sa chambre tout l'après-midi. Le soir, M. Destral avait l'air mécontent, et parla à sa fille sur un ton brusque.

— Tu devrais bien être un peu plus gentille pour la cousine, fit-il quand ils se trouvèrent seuls, tu veux tant faire qu'elle s'en ira.

— Je voudrais bien qu'elle s'en aille, elle commence à m'aller au bout des ongles avec sa manière de jordonneret de se mêler de tout.

Le père Destral, alors, se mit dans une grande colère : « Ce serait du joli, oui, en tous cas, du propre, si on la laissait partir, une femme qui se dévouait, qui se mettait en quatre pour la maison... oui, c'était du joli l'année passée, quand tout allait de travers, que les vignes n'avaient rien donné, tant elles étaient mal effeuillées, qu'on avait perdu tous les fruits parce que personne n'allait au marché, et que lui-même avait toujours des chemises qui n'avaient point de boutons...

Bouleversée, Juliette l'écoutait sans trouver un mot pour sa défense. Jamais son père ne l'avait traitée avec tant d'injustice, jamais son père ne lui avait dit des choses aussi dures. A son tour, elle s'enferma dans sa chambre, pleura, remua les anciens griefs qu'elle pouvait avoir contre la cousine Féline, et s'aperçut qu'elle la détestait aussi longtemps qu'il plairait à cette dame femme, elle pleura de nouveau. Puis comme c'était tard, et qu'elle n'avait plus rien à faire en bas, elle se coucha et s'endormit, le cœur pesant.

Le lendemain, le ciel s'était rasséréni. Le père Destral paraissait un peu confus d'avoir malmené sa fille, la cousine Féline semblait repentante d'avoir boudé, et Juliette, toute honteuse de sa propre conduite, se dit qu'elle avait agi en enfant gâtée, et qu'elle était une sotte. Elle fut tout à fait aimable, laissa sans récriminer la cousine cuire pour le dîner des petits pois, tandis qu'elle-même avait préparé des laines et s'en fut à son travail toute rassérénée. Le repas de midi fut très gai. Les hommes étaient de bonne humeur, le père Destral, d'une gaîté qui n'avait rien d'artificiel. Juliette s'aperçut qu'il avait rajeuni et tout à coup elle fit la remarque qu'il se rasait beaucoup plus souvent qu'autrefois, et qu'il n'avait plus cet air abattu qui l'avait tant peiné l'année dernière. Pour la cousine, qui en riait beaucoup, il racontait les petites histoires drôles qu'il avait collectionnées tout le long de sa vie, et qu'il répétait chaque fois qu'il avait un auditoire complaisant.

D'ailleurs, le dîner était très bon, seulement la soupe était un peu trop salée.

— Nom de nom ! fit le domestique avec un coup d'œil malicieux du côté de M. Destral, on

dirait que la cuisinière est amoureuse.

La cousine Féline rougit, le père Destral eut l'air embarrassé, Juliette, d'un regard, vit tout cela, comprit tout à coup, et se leva de table pour ne pas pleurer devant tout le monde.

XXI

M. Destral, cependant, attendit l'automne pour se remarier. Il lui paraissait convenable de mettre dix-huit mois entre ce beau moment et la mort de la femme qui l'avait rendu si heureux. Juliette passa un été affreux. Tantôt navrée, tantôt irritée, tantôt indignée, tantôt triste à mourir, il lui semblait que sa mère partait une deuxième fois, et il lui semblait que son père était un autre homme, un homme qu'elle ne connaissait pas. La gravité du nom de père s'alliait si mal avec le juvénile amour que M. Destral ressentait pour sa bruyante fiancée.

— Comment ne voient-ils pas qu'ils sont ridicules ? songeait Juliette avec amertume quand elle surprenait un tendre regard ou un baiser.

Elle savait qu'au village on appelait sa future belle-mère « la veuve joyeuse » et cela lui était horriblement pénible.

— Il faut que je m'en aille, se disait-elle, voir la veuve joyeuse succéder à ma douce maman, jamais !... il faut que je m'en aille !

En attendant, elle restait là, par lâcheté et paresse, mais aussi, parce que, sans y croire, elle espérait une rupture, un événement quelconque qui lui rendrait son père, et sa place dans la maison. En puis, il lui semblait affreux d'aller en place, d'être privée tout à coup de la liberté dont elle avait toujours joui, d'être surveillée, de manger seule peut-être dans une cuisine, affreux de quitter le seul endroit qu'elle connaît, de quitter tout ce qui avait été sa vie...

(A suivre).

Louise Musy.

Bourg-Ciné-Sonore. — « Le Capitaine Craddock » passe au Bourg en quatrième semaine. Voilà « Craddly », ses Gars de la Marine et la Reine de Ponténévo partis pour une quatrième semaine au cinéma du Bourg, ce qui représente une sixième semaine pour Lausanne. Comme vraisemblablement ce film ne pourra tenir l'affiche jusqu'à l'automne, nous engageons tous ceux qui ne l'ont pas encore vu à se hâter. En effet, rarement un film-opérette fut à tous points de vue aussi réussi. L'histoire amusante, animée d'une vie intense est d'une fantaisie qui a beaucoup d'humour, le détail très soigné et très pittoresque. Les photos sont d'une netteté et d'une luminosité remarquables et la prise de son parfaite. La musique est le gros succès de la saison et l'interprétation réunit un des couples le plus sympathiques et le mieux assorti de l'écran :

Pour la rédaction
J. BRON, édit.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.



KOCHE
Rue du Pont 7
Lausanne

tailleur 1^{er} ordre
mesure, confection

**promet beaucoup,
et tient tout autant
faites-en l'expérience !**

HERNIEUX

Adressessez-vous en toute confiance aux spécialistes :

Margot & Jeannet

BANDAGISTES

Riponne et Pré-du-Marché, Lausanne